

JOSEPH QUESNEL : QUELQUES VERS INEDITS OU INACCESSIBLES

Par Jean MARMIER

Université de Rennes

Ecrivain minime sinon tout à fait "minuscule" (1) Joseph Quesnel, commerçant malouin amené au Canada en 1779 par la fortune de mer, attire de plus en plus la loupe des historiens de la littérature, outre-Atlantique, tandis qu'il reste parfaitement inconnu dans sa patrie d'origine. L'auteur dramatique, chez lui, avec *Les Républicains français, l'Anglomanie, Colas et Colinette*, intéressera toujours davantage que le poète, qui a cependant laissé assez de vers pour emplir un juste volume. On laisse espérer la publication de ses œuvres complètes (2). En attendant, nous livrons de lui quelques bribes inédites, ou dont le sort n'est guère meilleur. Il a rimé de menues confidences teintées d'humour, parfois tournées en couplets badins ; des réflexions de moraliste admirateur de Boileau ; des pièces d'actualité politique (3).

A la seconde catégorie appartient le dizain suivant, apostrophe *Contre le Jeu*, classique par sa rhétorique comme par sa versification. La banalité du trait final s'explique : le jeu n'avait rien d'un fléau national au Canada.

Du temps si précieux dévorateur futile,
Des plaisirs de l'esprit substitut puérite (*sic*),
Stérile amusement, où l'âme s'amoindrit,
Où rien ne plaît au cœur, ni ne parle à l'esprit ;
Vaine occupation des têtes sans étoffe,
Maudite invention qu'à bon droit j'apostrophe,
Où plus d'une vertu fit trop souvent faux bond ;
Toi, qui sais transformer une dupe en fripon ;
Stimulant dangereux qui flatte (*sic*) l'avarice,
Triste Jeu, qu'es-tu donc, si tu n'es pas un Vice ? (4).

Souvenirs aussi des divertissements d'Ancien Régime, ces trois "portraits" épigrammatiques :

1. Il parle peu ; l'on croit qu'il pense . . .
Ah ! quel heureux trait de prudence !
2. Moitié Bourgeois, moitié Manant,
Il vit en gentilhomme et parle en paysan.
3. Militaire, Arpenteur, Commerçant, Maquignon,
Il a quatre métiers, et n'en a pas un bon (5).

De la troisième catégorie relèvent des pièces moins anodines publiées dans le journal *Le Canadien* en 1806-1807, et dont certaines n'ont pas revu le jour depuis, sinon par fragments. L'attitude politique de Quesnel comporte la dualité qui se retrouve en général chez les Canadiens cultivés de ce temps - où le mot "Canadien" désigne les francophones : loyalisme envers la couronne britannique, accru par l'anarchie et la tyrannie dont la France offrait le spectacle : vigilance pour le maintien du caractère national, face aux visées assimilatrices nourries par le "parti anglais" des marchands, et aux visées annexionnistes américaines. C'est à tort qu'on a prêté à Quesnel un dithyrambe inspiré par la victoire de Nelson à Trafalgar ("Fiers Anglois, l'amour me convie / A chanter votre auguste nom . . .") (6). Il a certes paraphrasé en français le *Rule Britannia*, il a célébré la paix garantie au Canada par l'Angleterre dans l'*Hymne des bons Canadiens, A la Paix. Pour janvier 1807* :

Fille des cieux, aimable Paix,
 Qui sur ces bords a fixé ton empire, (sic)
 A nos désirs daignes sourire, (sic)
 Et ne t'en éloignes jamais, (sic)
 A l'abri jûsqu'îci des fureurs que Bellone
 Exerce par tout l'Univers,
 Sous l'aile d'Albion, sous les lois qu'elle donne,
 Nous jouissons de cent bienfaits divers.
 Fortunés habitants, chantons dans nos concerts
 La Dêité qui les couronne :
 Fille des cieux, aimable Paix,
 Qui sur ces bords a fixé ton empire,
 A nos désirs daignes sourire,
 Et ne t'en éloignes jamais. (7).

Mais plus souvent il a défendu d'une plume caustique le droit des Canadiens à vivre à leur manière, dans leur langue, avec la liberté que le régime anglais leur assurait théoriquement. La piquante épigramme des *Moissonneurs*, assez connue, met en relief, déjà, l'inégalité économique, puisque, sur le même champ, le Français glane et l'Anglais moissonne (8). Une chanson, sur l'air de *Yankee Doodle*, prend la défense de la langue française, et mène à une conclusion mi-narquoise, mi-menaçante :

Plus de François,
 Parlez Anglois,
 Puisqu'on l'exige ;
 C'est un abus
 Qu'Anglicanus
 Veut qu'on corrige.
 Car, qui ne le parlera,
 Tant pis pour lui ce sera,

Et pour qui ne le pourra,
Tant pis encor vous dis-je.

Au Canadien
Ne sert de rien
De s'en défendre,
Que ces conquis
Chez les Yankis
Aillent l'apprendre :
Celui qui ne l'apprendra,
Mauvais citoyen sera,
Et pour tel on le pendra,
Si l'on a le droit de pendre.

En vrais Anglois
Instruisez-les,
Peuple fidèle ;
Dans nos leçons
Vous proposons
Pour vrai modèle :
Et qui se révoltera
Aaron Burr le punira,
Car jamais cet homme-là
Ne fit grâce au rebelle.

Obéissons,
Amis, marchons
En Amérique ;
Chez ces lurons
Nous apprendrons
La politique :
Hé, puis quand on la saura,
Yankee Doodle on chantera,
Après quoi l'on s'écriera
Vive la République ! (9)

Quesnel se montrait d'autant plus chatouilleux qu'on le prenait parfois à partie en sa qualité de Français, comme le montre une de ses pièces les mieux tournées, *L'Anti-François* (10). Dans le même esprit, il polémiqua contre "l'apothicaire Racy", éditeur anglais du *Quebec Mercury*, qui attaquait les Canadiens-français. Si "l'effet connu du Mercure / Est douloureux mais puissant . . ." (11), les efforts du *Mercury* resteront vains. Une autre épigramme-calembour assez puérite, mais plus amère qu'il n'y paraît, s'explique par le refus, de la part du même journal, d'insérer

une réponse à sa campagne dénigrante : les protestataires, dont Quesnel était proche, avaient dénoncé l'absence de vraie liberté de la presse, et fondé pour s'exprimer *Le Canadien*. L'épigramme met en scène un rustre qui bouscule tout le monde pour pénétrer dans l'église comble : "J'avons-ti pas la liberté d'la presse !" s'exclame-t-il en guise d'excuse (12).

Surtout, soulevé par une indignation maîtrisée, qui perce à travers le pathos d'époque, Quesnel imagina le *Discours de Simon L'atresse, au lit de la mort*, trop long pour être reproduit *in extenso*. Ce jeune homme avait été tué en 1807 par un soldat du "press-gang" qui prétendait l'enrôler dans la marine. Il était orphelin de père et soutien de famille. Le commandant du navire anglais avait levé l'ancre sans livrer le coupable. Dans le *Discours*, la noblesse de sentiments de Simon exclut la haine : il se résigne, et plaint surtout sa mère :

De l'Auteur de ma vie adorant les décrêts,
Puisqu'il faut la quitter, j'y souscris sans regrets ;
Mais je te laisse seule, ô mère respectable ! . . .

Il conclut néanmoins sur un appel trahissant la révolte intérieure qui veut s'effacer derrière le loyalisme :

O George ! Roi pieux, Monarque juste et bon,
Que de forfaits divers on commet en ton nom ! (13)

Quesnel s'était naturalisé du fond du cœur, au point de représenter parfaitement, et d'exprimer aussi bien que le lui permettait un talent limité, mais estimable, le nationalisme canadien, au seul sens que revêtait et pouvait revêtir cette formule à son époque.

NOTES

1. *Aug. Viatte, Histoire littéraire de l'Amérique française, p. 59-60.*
2. *Procurée par M. John Hare.*
3. *Quelques poèmes ont été publiés par James Huston dans le Répertoire national. Un recueil partiel, d'après le manuscrit de la Lande Collection, a paru par les soins de M. Gnarowski : Selected Poems and Songs . . . 1970.*
4. *Copie manuscrite dans Ma Saberdache de Jacques Viger (Saberdache rouge)*

vol. P, p. 31), aux Archives du Séminaire de Québec. Texte repris dans la **Bibliothèque canadienne** selon L. Laperrière, **Bio-bibliographie de Joseph Quesnel, le "Père des Amours"**, p. 25 (Montréal, 1943 ; inédit ; microfilm de la Bibliothèque de la Législature du Québec).

5. "Distiques-portraits", inédits. **Saberdache**, p. 150.
6. Attribuée à Quesnel par L. Laperrière, **op. cit.**, p. 42. Mais la pièce, non recueillie par J. Viger, ni dans la collection Landè, a paru sans signature dans **La Gazette de Québec** du 17-1-1799, et ensuite dans le **Répertoire national** (ed. 1893, t. I, p. 72). Sér. Marion l'attribue à "un scribe anonyme" (**Les Lettres canadiennes d'autrefois**, t. I, p. 136), et Jeanne d'Arc Lortie à Labadie (**La Poésie nationaliste au Canada français, 1806-1867**), p. 129. Inversement la fameuse adaptation du **God save the King**, "Grand Dieu pour George Trois . . .", dont l'auteur est Labadie, se trouve dans la **Saberdache** parmi les poèmes de Quesnel, p. 149.
7. **Saberdache**, p. 63. **Le Canadien**, 17-1-1807. Partiellement cité par J. d'Arc Lortie, **op. cit.**, p. 143.
8. Citée par J. d'Arc Lortie, p. 142 ; par John Hare, article "Poèmes divers" de Quesnel dans le **Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec**, t. I, p. 596.
9. **Saberdache**, p. 64. **Le Canadien**, 10-1-1807. Cité partiellement par J. d'Arc Lortie, p. 413. **Anglicanus** désigne le "parti anglais" avec peut être une allusion personnelle obscure. Aaron Burr, compagnon de Washington, puis brouillé avec lui tua Hamilton en duel en 1804.
10. **Selected Poems**, éd. Gnarowski, p. 35.
11. **Saberdache**, p. 21, 23.
12. **Saberdache**, p. 63. Voir le numéro I du **Canadien**, 22-1-1806.
13. **Saberdache**, p. 32.

APPENDICE.

Les biographes de Quesnel continuent à le faire naître en 1749, date pourtant peu vraisemblable, malgré une rectification due sans doute à M. John Hare dans le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*.

Voici l'acte de baptême extrait du Registre des Baptêmes et Sépultures de Saint-Malo pour l'année 1746, f^o 81 (Archives d'Ille-et-Vilaine) :

"Joseph Quesnel fils du sieur Isaac Quesnel et de dlle pélagie Jeanne Marguerite Duguen son épouse, né le quinze novembre 1746 et baptisé le même jour par moy soussé. le parrain a été le sieur Joseph Quesnel sieur de la Rivaudais et la mareine dlle Marguerite Duguen qui ont signé et le père.

(signé) Marguerite Duguen Joseph Quesnel I. Quesnel
N.F. Goujon ptre baptisavi"